

CHAPITRE 4

LA PERIODE COBOURG PROJETS ET ASPIRATIONS (1924)

Quand j'assumai la fonction de Chef du Secrétariat, il arrivait beaucoup de plaintes sur le manque de communication avec le Centre et l'absence d'informations. Notre activité accrue plut aux membres des principaux groupes, si bien que les plaintes contre le Centre cessèrent bientôt. A vrai dire, il nous fallait exercer des pressions pour voir ces groupes devenir plus communicatifs. Je continuai néanmoins à travailler à la limite de mes possibilités.

Peu après avoir pris mon poste de Chef du Secrétariat, la question se posa de savoir si Kirill Vladimirovitch devait prendre le titre d'empereur. Le titre de « Gardien du Trône impérial » qu'il portait alors n'est pas mentionné dans les Lois fondamentales. Etant une improvisation, ce titre était incompréhensible pour les masses à l'intérieur de la Russie. Si Kirill Vladimirovitch avait vraiment droit au trône, puisque tous les membres de la Dynastie qui étaient ses aînés par primogéniture avaient péri, alors pourquoi devrait-il s'appeler « Gardien du Trône » ? Pour qui gardait-il le trône, pour lui-même ou pour quelqu'un ayant plus de droits que lui ? Cela semblait mettre en doute le caractère incontestable des droits de Kirill Vladimirovitch. L'amiral Horthy de Hongrie portait le même titre, mais, dans son cas, il n'avait aucun droit au trône et il gardait en réalité le trône pour le prétendant légitime, qui n'avait pas encore été mis sur le trône à cause de l'effondrement de l'Empire austro-hongrois. Dans notre cas, les droits au trône impérial russe étaient clairement définis par les Lois fondamentales de l'Empire qui désignaient l'aîné de la Dynastie par primogéniture et, par conséquent, le grand-duc Kirill Vladimirovitch. Il n'avait donc pas à garder les droits pour quelqu'un d'autre que lui-même puisque ces droits lui revenaient.

Kirill avait pris le titre de « Gardien du Trône impérial » à la suggestion du prince Golitzine-Mouravline, qui avait utilisé ce titre pour la préparation du manifeste pour le grand-duc, manifeste que celui-ci avait approuvé. Golitzine-Mouravline vivait en Hongrie et l'idée lui avait été inspirée par l'exemple du régent, l'amiral Horthy. A cette époque, Golitzine-Mouravline pensait qu'il était encore possible que l'Empereur Nicolas II ou l'Héritier présomptif, ou encore le grand-duc Michel Alexandrovitch fussent encore en vie. L'idée était que Kirill Vladimirovitch devait garder le Trône jusqu'à ce que tous les doutes fussent dissipés. En 1924, il ne subsistait plus aucun doute sur leur mort. De plus, pour défendre le titre de Gardien du Trône qu'il proposait, Golitzine-Mouravline soutenait l'idée que le titre convenait du point de vue suivant : le grand-duc serait le Gardien du trône jusqu'à ce qu'il lui soit confié par la volonté du peuple.

De toute évidence, il était nécessaire de reconsidérer la justesse du titre « gardien du Trône impérial ». Si le titre n'était pas approprié, ainsi que Kirill Vladimirovitch l'avait reconnu avant même de signer le manifeste, alors quel titre fallait-il utiliser ? « Héritier du Trône » eût été impropre. Cela eût sous-entendu que la monarchie existait et que le trône était occupé par un titulaire auquel Kirill Vladimirovitch succéderait à sa mort. Mais la monarchie n'existait plus. Ce qui était en cause, c'était une restauration, non pas une succession. Il eût été plus exact de dire « le successeur légitime aux droits au Trône impérial de Russie », mais c'était long, maladroit et vague. Kirill Vladimirovitch eût pu être appelé « Prétendant au Trône », mais cette formule était catégoriquement rejetée par le grand-duc parce qu'elle ne « sonnait » pas russe. Nous discutâmes aussi sur le titre « Chef de la Dynastie », mais il fut rejeté, car il n'indiquait pas d'une manière absolue le droit au Trône et l'intention de le

prendre. Ce titre eût été plus faible que « Gardien du Trône », or l'objectif du changement était de donner plus de poids au titre, non de l'affaiblir.

Il semblait impossible de concevoir un titre vraiment approprié pour la situation du grand-duc. La seule possibilité qui restât était tout simplement de prendre le titre impérial. Ainsi, il serait mis fin à toute incertitude concernant le caractère irréfutable des droits légaux du grand-duc et sa résolution de combattre pour la restauration de la monarchie légitime serait soulignée. Cependant, Kirill Vladimirovitch, Victoria Feodorovna et leur entourage se rendaient très bien compte qu'en prenant le titre impérial, le grand-duc allait se trouver dans des situations difficiles et fausses parfois. C'était un fait que ce titre avait toujours été porté par des hommes remplissant les fonctions d'empereur ou par ceux qui, bien que ne régnant plus, occupaient le trône lorsqu'ils avaient reçu le titre. Kirill Vladimirovitch n'entraît dans aucune de ces catégories. Dans son cas, le titre devait être conditionnel et simplement confirmer ses droits à le porter. Une telle confirmation serait un facteur positif et résolu, et cela était important.

Je ne me rappelle pas exactement qui a proposé le titre impérial pour Kirill Vladimirovitch, mais ce dont je me souviens distinctement, c'est que le général Biskoupsky y était très énergiquement favorable. A partir de mai 1924, ses exposés quotidiens à Kirill Vladimirovitch faisaient régulièrement allusion à cette question. Il exprimait l'idée que le titre de « Gardien » impliquant une simple protection renforçait l'argument de ceux qui prétendaient que Kirill Vladimirovitch n'avait aucun droit au trône puisque sa mère était protestante. Finalement, Biskoupsky fit valoir qu'il tenait de sources fiables que des personnes très proches du grand-duc Nicolas Nicolaevitch poussaient le grand-duc, en tant qu'aîné de la Dynastie, à se déclarer prétendant au Trône de Russie, neutralisant ainsi la revendication de Kirill Vladimirovitch. Jusque là, Nicolas Nicolaevitch avait refusé, mais on ne pouvait être sûr qu'il ne changerait pas d'avis. Ainsi, insistait Biskoupsky, avant qu'il ne fût trop tard, Kirill Vladimirovitch devait franchir un second pas décisif pour garantir ses droits au Trône en prenant le titre impérial.

Au début, Kirill Vladimirovitch se refusait à accomplir cet acte. Il sentait qu'il serait difficile et embarrassant de porter ce titre. Victoria Feodorovna fut finalement persuadée par les arguments de Biskoupsky, mais seulement après une longue période d'hésitation. Le grand-duc et la grande-duchesse finirent par être convaincus et comprirent qu'étant donné les circonstances, il serait opportun de prendre ce titre. Alors se posa la question de savoir quand il convenait de le faire. Kirill Vladimirovitch voulait retarder cet acte final, mais Victoria Feodorovna pensait qu'une fois la décision prise, il fallait la mettre promptement à exécution. En effet, si Nicolas Nicolaevitch devait faire bientôt son annonce, la déclaration de Kirill Vladimirovitch viendrait trop tard.

Pour presser les choses, Biskoupsky proposa une réunion des personnes attachées au grand-duc, c'est-à-dire le comte Bobrinsky, Biskoupsky, Miatlev et moi-même. De plus, il demanda la permission d'inviter à la réunion Snessarev dont il a été question dans les chapitres précédents. Il justifiait cette demande par le fait que Snessarev était un ardent partisan de la prise du titre d'empereur et parce que c'était un journaliste qui avait l'expérience d'un grand journal comme « Les Temps nouveaux », dont les arguments pouvaient avoir par conséquent une certaine valeur. Bobrinsky, Miatlev et moi-même avons tous exprimé notre profond mécontentement à ce sujet. Mais le grand-duc partageait l'avis de Biskoupsky et Snessarev fut invité.

A cette réunion, nous fûmes tous d'accord pour dire que le titre devait être adopté afin de prévenir toutes les tentatives qui pourraient être faites pour violer les lois fondamentales de succession au Trône. L'attention du grand-duc fut attirée sur le fait que des voix s'élèveraient peut-être disant que, dans les conditions de l'émigration, il ne serait pas capable de maintenir le haut prestige requis par le titre, qui en serait ainsi abaissé. Nous avons fondé nos suppositions sur le fait que les monarques russes avaient conféré un prestige si grand au « Titre impérial » qu'il serait impossible de maintenir cette aura en exil. Nous prévoyions aussi que le grand-duc et les membres de sa famille rencontreraient de

temps à autre des difficultés dans la vie de tous les jours et que leur fierté serait même peut-être blessée. Cela serait presque inévitable, car, selon toute vraisemblance, les gouvernements étrangers et les dynasties régnantes éprouveraient de la réticence à reconnaître le titre du grand-duc. Peut-être certains Russes refuseraient-ils bruyamment de le reconnaître. Certains individus et journaux s'abaisseraient à le tourner en ridicule. Il fallait s'attendre à ces réactions et être prêt à les supporter.

Quant au moment où il fallait prendre le titre, il fut décidé à la réunion qu'une fois la décision prise, on devait agir vite, en admettant qu'il n'y eût pas de complications. Il n'y avait aucun avantage à tarder. D'autre part, si les rumeurs disant que Nicolas Nicolaevitch était sur le point de se déclarer « prétendant au trône » étaient fondées, la situation empirerait. Pendant la réunion, Snessarev exprima bruyamment son approbation au projet. Il prétendit que seules des actions résolues de la part Kirill Vladimirovitch pourraient faire avancer sa cause et que tous les inconvénients associés au titre seraient négligeables comparés aux perspectives favorables qu'il ouvrirait. Kirill Vladimirovitch était prêt à accepter les engagements et les responsabilités de Chef de la Dynastie. Indéniablement Snessarev avait raison et Biskoupsky le soutenait entièrement. Au départ, le comte Bobrinsky vait été opposé à l'idée que Kirill Vladimirovitch prenne le titre d'empereur, et il y avait eu de vives discussions avec Biskoupsky et Snessarev, mais progressivement, il devint de plus en plus favorable à cette action. Quand plus tard il lui fut demandé de rédiger le manifeste, il devint même tout à fait enthousiaste. Sceptique par nature, Miatlev était totalement opposé à la rédaction du projet de manifeste. En fait, il en était presque indigné. Il expliqua que ses sentiments monarchistes ne pouvaient admettre cette idée. Il était d'avis que seul le grand-duc lui-même devait prendre la décision. Nous devions simplement accepter ses décisions sans discuter.

A ce moment-là, je ne voyais pas clairement si le titre apporterait plus d'avantages que d'inconvénients. Seule une chose était claire pour moi : le titre impérial étant quelque chose de tangible et de compréhensible, il serait un atout pour la promotion de l'idée légitimiste à l'intérieur de la Russie, mais aux yeux de la communauté émigrée, le fait de prendre le titre entraînerait sans aucun doute des complications mineures et accessoirement des blessures pour l'orgueil de la Famille toute entière.

Tous nos commentaires furent pris en note et le rapport sur la réunion fut soumis à Leurs Altesses. Biskoupsky était certain que notre rapport convaincrail Kirill Vladimirovitch d'assumer le titre. Il en fut encore plus certain, quand, après avoir lu le rapport, Kirill Vladimirovitch accepta de confier au comte Bobrinsky la responsabilité de préparer l'avant-projet du manifeste. Quand cet avant-projet lui fut soumis, il le prit sans faire aucun commentaire. On ne savait pas vraiment s'il le signerait. Ce même jour, au cours du dîner avec Biskoupsky, le grand-duc ne fit aucune allusion au manifeste. Le lendemain matin, Biskoupsky se présenta au grand-duc pour prendre congé, et, une fois encore, ce dernier ne dit pas un mot au sujet du manifeste. Plus tard, lorsque nous trois, Bobrinsky, Miatlev et moi-même rencontrâmes le grand-duc pour lui remettre nos rapports, il ne fut pas question du manifeste. Le deuxième et le troisième jour passèrent, tout aussi incertains. Kirill Vladimirovitch évitait le sujet. Nous avons commencé à penser que peut-être la question était repoussée à une quelconque date future.

Finalement, le quatrième jour, Victoria Feodorovna nous fit venir, Bobrinsky et moi, pour nous informer que Kirill Vladimirovitch avait signé le manifeste. Elle nous confia que ce dernier avait dû faire un grand effort sur lui-même et qu'il était encore en proie à une angoisse aiguë. Nous demandâmes la permission de le voir pour le féliciter et le rassurer quant à sa décision. Il nous reçut immédiatement, comme d'habitude, dans son bureau. On voyait quel énorme effort cette démarche lui avait coûté. J'eus l'impression très nette qu'il n'aurait pas fait ce sacrifice pour la cause de la restauration de la Dynastie sur son trône ancestral sans la force de persuasion de Victoria Feodorovna.

Nous comprenions très bien l'état de Kirill Vladimirovitch et nous compatissions sincèrement. En effet, personne ne pouvait affirmer catégoriquement qu'il était nécessaire de

prendre le titre d'empereur. Les opinions étaient partagées. Kirill Vladimirovitch, dont on connaissait le respect illimité pour les traditions et les Lois fondamentales de la Dynastie et de l'Empire, ne pouvait qu'être rempli d'incertitude quant à sa prétention au Titre impérial. Il pensait que cet acte diminuerait la signification du titre. Il était rempli d'appréhension, aussi, à cause des conséquences imprévisibles pour sa famille. Seul, son sens du devoir comme Chef de la Dynastie et le soutien de Victoria Feodorovna le poussaient à prendre cette décision. Il n'agissait pas par ambition mais poussé par les circonstances. L'ambition était totalement étrangère à sa nature.

Au commencement, il était contrarié par le titre. Quand on s'adressait à lui en disant : « Votre Majesté », on voyait à quel point cela lui était désagréable. Il faisait une grimace involontaire et parfois, il répétait avec ironie : « Vootre Majesté ! »

Pourquoi Victoria Feodorovna poussait-elle Kirill Vladimirovitch à assumer le Titre impérial ? Était-ce uniquement pour des considérations politiques ou l'ambition jouait-elle un rôle ? Connaissant la psychologie de Victoria Feodorovna, je crois que les considérations politiques jouèrent le rôle principal, mais l'ambition n'était pas totalement absente. La nature de cette ambition, cependant, était idéaliste et noble et non pas basée sur des considérations mesquines. Ses façons de voir étaient toujours élevées et nobles, comme l'était son âme. Porter le nom d'impératrice, cela ne lui plaisait pas vraiment. En effet, comme petite-fille d'un empereur de Russie et d'une impératrice de Grande-Bretagne, le titre n'avait pour elle pas grande importance. Ses sentiments étaient plus profonds et d'une qualité beaucoup plus noble. Elle a souvent évoqué la peine qu'elle avait ressentie quand, après la Révolution et la chute de la Dynastie, les membres d'autres dynasties et même des parents avaient pris une attitude condescendante envers les membres de la Famille impériale de Russie. Cela contrastait avec leur attitude passée, respectueuse, parfois même obséquieuse. Ainsi, son point de vue s'expliquait en partie par son désir de rendre au prestige de la dynastie Romanov son ancienne grandeur et de faire respecter ses membres. A son avis, le fait que le Chef de la Dynastie prenait courageusement le titre impérial, en dépit des conséquences éventuellement défavorables, raffermirait son autorité et serait, en même temps, bénéfique pour la cause de la Dynastie toute entière. Par cette action, la Dynastie ferait connaître sa ferme intention de combattre pour la restauration de son pouvoir et réaffirmerait sa conviction que la Dynastie continuait à être indispensable au peuple russe. La déclaration viendrait aussi confirmer que le désir de gouverner non seulement n'était pas mort, mais au contraire demeurait très vivant parmi les membres de la Dynastie.

La plupart des dynasties encore au pouvoir jugèrent la décision prise par Kirill Vladimirovitch dans son contexte, le roi de Danemark, la reine de Hollande, la reine de Roumanie et le roi de Yougoslavie, de même que l'empereur Guillaume d'Allemagne. Malheureusement, au sein de la dynastie russe, il y eut des membres qui ne comprirent pas la signification de l'acte de Kirill Vladimirovitch et qui furent incapables d'apprécier le sacrifice que cela allait représenter pour Leurs Majestés.

Avant de publier le Manifeste, il était essentiel que les autres membres de la famille fussent informés, il eût été inconvenant de les laisser apprendre la nouvelle par les journaux. Si les relations entre les membres de la famille impériale avaient été moins tendues, il est évident qu'il aurait fallu, pour les mettre au courant, organiser une réunion préliminaire pour discuter de la question, mais cette solution était impraticable, étant donné l'état d'esprit qui régnait et les tempéraments qui étaient très différents.

Je cite les derniers passages de la lettre, datée du 14 septembre 1924, adressée par Kirill Vladimirovitch à l'Impératrice douairière Marie Feodorovna pour lui annoncer qu'il avait pris le Titre impérial :

« Si le miracle en lequel vous croyez se produit et s'il s'avère que vos chers fils et petit-fils sont en vie, je serai le premier à exprimer mon allégeance à mon Souverain Légitime et je placerai à ses pieds tout ce que j'ai accompli. Je me prosterne à vos pieds en fils

affectionné. Ne m'abandonnez pas en ce moment difficile de ma vie, un moment tel qu'aucun de nos ancêtres n'en a connu. »

Une réaction positive de l'Impératrice douairière à cette communication était d'une importance cruciale pour que la prétention de Kirill fût bien accueillie par l'émigration. L'Impératrice vivait à Copenhague et sa fille aînée, la grande-duchesse Xenia Alexandrovna (femme du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch) résidait en permanence auprès d'elle. La lettre fut envoyée à la grande-duchesse accompagné d'un message sous pli séparé la priant de remettre la lettre à l'Impératrice.

Des lettres furent adressées aux aînés de toutes les branches de la Famille impériale, y compris aux frères de Kirill Vladimirovitch, les grand-ducs Boris et André, ainsi qu'à sa soeur, la princesse Hélène Vladimirovna de Grèce, en raison de sa situation importante parmi les Russes. On écrivit également au grand-duc Dmitri Pavlovitch, au prince Gabriel Constantinovitch, au grand-duc Nicolas Nicolaevitch, au grand-duc Pierre Nicolaevitch, ainsi qu'au grand-duc Michel Mikhaïlovitch. Ces membres aînés de la Famille étaient priés d'informer les cadets de leur branche. On s'attendait à ce que Nicolas Nicolaevitch réagisse de façon négative et les grands-ducs Boris, André, Dmitri et Gabriel positivement. Michel Mikhaïlovitch, à l'écart de tous les autres, serait probablement favorable. Le grand-duc Pierre Nicolaevitch, entièrement sous l'influence de son frère, aurait vraisemblablement une réaction négative.

En complément de l'envoi de ces lettres, Il y avait d'autres démarches essentielles à accomplir pour diffuser le Manifeste. Il y avait des lettres officielles à envoyer aux chefs de toutes les dynasties, au gouvernement de Bavière et à nos représentants locaux, qui, à leur tour, devaient informer la presse locale. On chargea Biskoupsky de diffuser la nouvelle en Allemagne. Des milliers d'exemplaires étaient nécessaires, dont certaines seraient destinées à la Russie.

Au sujet de la prise du titre impérial, le Manifeste, daté du 13 septembre 1924, contenait ce passage :

« Les lois russes concernant la succession au Trône ne permettent pas de laisser le Trône impérial vacant après que la mort du précédent Empereur ainsi que celle de ses héritiers les plus proches a été confirmée. »

« Ainsi, en accord avec nos Lois, le nouvel Empereur est désigné comme tel sur la base de la Loi de Succession »

Le Manifeste se terminait ainsi :

« C'est pourquoi, moi, en tant qu'Aîné du Lignage impérial, seul et légitime Héritier du Trône de Russie, je prends le titre d'Empereur de toute la Russie qui me revient sans conteste.

Kirill ».

Nous savions que le Gouvernement bavarois interpréterait peut-être la prise du titre comme un acte politique de la part du grand-duc, acte qui n'était pas en accord avec son serment ; c'est pourquoi je fus envoyé à Munich assurer au Gouvernement de Bavière que la publication du Manifeste n'était pas un acte politique destiné au monde extérieur, mais simplement une affaire intérieure russe. Il fallait expliquer cela au Gouvernement bavarois afin de prévenir son mécontentement. Cela faisait moins d'un mois que ce Gouvernement avait dépêché son ministre des Affaires intérieures auprès du grand-duc pour se renseigner sur l'activité politique de ce dernier. Le ministre avait exigé qu'aussi longtemps qu'il résiderait en Allemagne le grand-duc s'abstiendrait de se livrer à une activité politique susceptible de contrarier les relations entre le Gouvernement soviétique et l'Allemagne.

Biskoupsky m'obtint une audience auprès du Premier ministre. J'expliquai à celui-ci que le Titre impérial était pris uniquement pour servir les intérêts russes et que le grand-duc continuerait à utiliser le titre de « grand-duc » vis-à-vis des étrangers. Je lui affirmai aussi

que cela ne changerait pas la nature de l'activité politique du Centre attaché au grand-duc. Le Premier ministre me remercia et me demanda d'informer le grand-duc que le Premier ministre avait pris bonne note de la communication et que le grand-duc pouvait continuer à résider à Cobourg sans crainte d'être dérangé.

Les réponses des membres de la Famille impériale réservaient quelques surprises, mais, pour la plupart, elles furent conformes aux prédictions. La grande-duchesse Xenia Alexandrovna répondit au nom de l'Impératrice douairière. Elle écrivit que l'Impératrice considérait la démarche de Kirill comme prématurée parce qu'à son avis l'espoir que ses fils et son petit-fils étaient encore en vie ne devait pas être abandonné.

Il faut souligner ici que Kirill n'aurait pas pris le titre s'il y avait eu le moindre espoir que l'Empereur Nicolas II, l'Héritier Alexis Nicolaevitch ou le grand-duc Michel Alexandrovitch fussent encore vivants. En dépit des nouvelles parues dans les journaux et des autres sources apportant confirmation de leur mort, Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna s'étaient cramponnés un certain temps à l'idée qu'il était possible que l'un d'entre eux au moins était vivant. Ils étaient convaincus de leur mort seulement depuis qu'ils avaient rencontré personnellement un certain Sokolov ; ce dernier avait mené une enquête sur « des affaires d'une particulière importance » pour le compte du Gouvernement de l'amiral Koltchak. Sokolov avait entrepris l'enquête sur l'assassinat de la Famille impériale et sur celle de ses autres membres à Ekaterinbourg et à Alapaevsk sur l'ordre personnel du Chef suprême. Au cours de cette rencontre à Nice, au début de 1924, l'enquêteur Sokolov montra à Kirill Vladimirovitch et à Victoria Feodorovna tous les documents de l'enquête et leur fournit des preuves matérielles trouvées sur les lieux du crime. Bien que tout à fait compréhensibles, les espoirs de l'Impératrice étaient totalement dépourvus de fondement. Il ne fut pas possible de déterminer si la lettre de Xenia Alexandrovna exprimait les sentiments véritables de l'Impératrice ou si, ne voulant pas inquiéter l'Impératrice et connaissant son état d'esprit, la grande-duchesse avait rédigé cette réponse de son propre chef. Une chose était certaine, aucune objection n'étant soulevée, l'Impératrice ne déniait pas à Kirill Vladimirovitch le droit de porter le titre.

Comme on pouvait s'y attendre, le grand-duc Nicolas Nicolaevitch ne répondit pas. Selon le bruit qui courut, son indignation fut grande, celle de sa femme aussi. Craignant apparemment que l'Impératrice douairière ne fût favorablement disposée envers la décision de Kirill Vladimirovitch, il lui écrivit une lettre contestant la prétention de ce dernier. Il reçut, prétendit-on, une réponse de l'Impératrice affirmant qu'elle était « solidaire » avec lui.

Il paraît étrange que l'Impératrice ait répondu dans un esprit différent à Kirill Vladimirovitch et à Nicolas Nicolaevitch à la même question. Cela ne peut s'expliquer que par son état de santé ou sa faiblesse générale. De toute évidence, soit Xenia Alexandrovna, soit quelque autre personne de son entourage favorable à Nicolas Nicolaevitch (Viazemsky ou Dolgorouky) avait répondu à sa place. Ces lettres, publiées dans le journal « La Renaissance », n'étaient pas faites pour susciter des réactions positives à l'action de Kirill Vladimirovitch dans les cercles monarchistes d'extrême-droite qui n'étaient pas affiliés au Mouvement légitimiste.

En son nom propre et au nom de ses fils, le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch (le mari de Xenia Alexandrovna) exprima sa pleine solidarité avec Kirill Vladimirovitch. Cette approbation était tout à fait encourageante car elle venait de la famille de la fille de l'Impératrice. Les frères de Kirill Vladimirovitch, Boris et André, les grands-ducs Dmitri Pavlovitch et Michel Mikhaïlovitch, le prince Gabriel Constantinovitch avec son frère et son neveu Vsevolod Ioannovitch, exprimèrent aussi leur solidarité. Le grand-duc André Vladimirovitch fit de son mieux pour susciter au sein de la Garde impériale des soutiens à l'action de Kirill Vladimirovitch, mais il ne put s'empêcher de critiquer certains passages du Manifeste.

En conclusion, à l'exception de Nicolas Nicolaevitch et de son frère Pierre Nicolaevitch ainsi que du fils de ce dernier, Roman Petrovitch, tous les membres mâles de la Famille impériale reconnurent que l'action de Kirill Vladimirovitch était juste.

Les dynasties étrangères répondirent par des lettres officielles confirmant que l'information avait été reçue et dûment notée. La presse étrangère reconnut dans la prise du titre impérial par le grand-duc, prétendant au Trône de Russie, une nouvelle intéressante et l'annonça par des communiqués. On peut dire sans exagération qu'il n'y eut pas un seul pays au monde dont la presse omît de mentionner la prise du titre impérial par le grand-duc. Certains journaux publièrent aussi sa biographie accompagnée de photographies.

Ce fut une grande satisfaction de constater que la presse mondiale prenait l'affaire au sérieux et voyait dans cette démarche l'insatisfaction grandissante du peuple russe envers le pouvoir soviétique.

Bien qu'avec retard, deux journaux soviétiques, la « Pravda » et « Novosti », rendirent compte de l'événement. Ils tournaient, il est vrai, le grand-duc en ridicule. Mais cela présentait même un avantage, car ainsi beaucoup de Russes à l'intérieur de l'URSS apprenaient que le Chef de la Dynastie avait brandi son étendard pour préparer le combat contre les dirigeants communistes. Régulièrement la presse soviétique publiait des remarques moqueuses au sujet du Mouvement légitimiste, mentionnant parfois Kirill Vladimirovitch. Ces remarques étaient néanmoins bénéfiques au Mouvement puisqu'un grand nombre de Russes asservis étaient ainsi mis au courant de l'existence d'un mouvement qui travaillait à l'extérieur de la Russie à la restauration de la monarchie légitime. La presse émigrée ne pouvait pas, bien sûr, taire cet événement. Les journaux de droite et de gauche le commentaient d'une manière qui dépendait de l'opinion politique de leur propriétaire. Comme l'existence de la plupart des organes émigrés reposait sur des fonds fournis par des groupes hostiles, la prétention au Trône de Kirill Vladimirovitch eut droit soit à une brève mention factuelle, soit à un éditorial malveillant.

A cette époque, le Mouvement légitimiste ne disposait que d'une publication, « Vera i Vernost' » (Foi et Loyauté) éditée à Sremsky Karlovtsy en Yougoslavie par les frères Bakhteev.

J'ai mentionné plus haut que dans leur majorité, les émigrés étaient dirigés par les anciens chefs de l'Armée des Volontaires (c'est-à-dire l'Armée blanche). Bien organisés, les groupes étaient composés presque exclusivement de l'ancien encadrement. Les membres de cet encadrement dépendaient financièrement des chefs si bien que beaucoup de monarchistes légitimistes qui faisaient partie des cadres depuis la guerre civile restèrent dans le groupe afin de ne pas perdre leur soutien financier et matériel. Les chefs de l'encadrement (c'est-à-dire ceux du ROVS – Union générale des militaires russes) exigeaient une obéissance absolue aux directives politiques données par le Président de l'Union qui était alors le baron Wrangel. Lorsque celui-ci mourut, le général Koutepov lui succéda. L'obéissance au Chef suprême, le grand-duc Nicolas Nicolaevitch, était en particulier impérative. Accepter l'autorité de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch était inadmissible. Les dissidents étaient chassés de l'Union et, par suite, privés de son soutien. Malgré cela, lorsque la nouvelle de la publication du Manifeste arriva à Belgrade, de nombreux membres de l'Union générale des militaires russes l'accueillirent favorablement et il y eut une certaine excitation au sein de l'émigration. Ils virent dans la démarche du grand-duc l'amorce d'une lutte déterminée contre le pouvoir soviétique. Au sommet, cependant, les chefs exprimèrent leur opposition et prirent des mesures pour neutraliser la réaction spontanée qui était favorable au grand-duc. Peu à peu, cette attitude négative gagna les rangs. Ce sentiment négatif était aussi encouragé par le fait qu'après la publication du Manifeste, notre mouvement se montra incapable de donner la preuve de son efficacité dans une lutte contre le communisme.

Ainsi, après la publication du Manifeste, la situation au sein de l'émigration peut être décrite ainsi : Nicolas Nicolaevitch et le baron Wrangel étaient à la tête de l'Union générale des militaires russes rejoints par les cercles d'extrême-droite. En principe, ils étaient tous des « non décidés », à l'opposé de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, qui était à la tête des monarchistes légitimistes et qui s'efforçait de rétablir la monarchie légitime.

Cela ne veut pas dire que seule une poignée de Russes avaient accueilli le Manifeste avec enthousiasme et l'espoir que cela promettait un retour rapide dans leur patrie. Notre Chancellerie était submergée de messages de félicitations et de questions qui nous parvenaient de tous les bouts du monde. Il était évident, d'après toutes ces lettres, que la prise du titre impérial par Kirill Vladimirovitch était interprétée comme la preuve qu'une action imminente contre les Soviets allait être bientôt entreprise et qu'approchait le moment du retour dans la patrie, qui était le rêve de tous. La prise du titre impérial entraîna un changement automatique dans les titres du grand-duc Kirill Vladimirovitch et dans ceux des autres membres de sa famille. Les nouveaux titres étaient :

Pour Kirill Vladimirovitch :

Sa Majesté impériale l'Empereur Kirill 1^{er} Vladimirovitch ;

Pour Victoria Feodorovna :

Sa Majesté impériale l'Impératrice ;

Pour Wladimir Kirillovitch :

Son Altesse impériale l'Héritier du Trône et Grand-Duc ;

Pour Maria Kirillovna et Kira Kirillovna :

Leurs Altesse impériales et Grandes-Duchesses.

En conséquence, le Secrétariat du Gardien du Trône devint la Chancellerie de Sa Majesté impériale, et mon nouveau titre était Chef de la Chancellerie de Sa Majesté impériale. Tous les Représentants et Agents devinrent les Représentants et Agents de Sa Majesté impériale. Au début, nous trouvâmes que cela était trop pompeux et ne convenait pas à la situation, mais, avec le temps, nous nous y sommes habitués.

A la mi-octobre 1924, Sa Majesté m'annonça qu'il allait à Paris et que je devais l'accompagner. Leurs Majestés avaient décidé qu'après l'adoption du titre, Kirill Vladimirovitch devait faire une apparition à Paris où se trouvait la plus grande concentration d'émigrés, et, en particulier, la plupart des personnalités importantes. D'abord, le fait que Sa Majesté avait décidé que ce serait moi qui l'accompagnerais me plongea dans l'embarras. Je tentai de le persuader d'emmener à ma place Miatlev qui l'accompagnait habituellement. Sa Majesté répliqua d'un ton catégorique : « Vous viendrez », puis il ajouta : « C'est aussi le souhait de sa Majesté l'impératrice. » Ainsi, il me fallait obéir. Je me sentais mal à l'aise, me demandant comment j'allais pouvoir remplir les devoirs d'une personne attachée à Sa Majesté et j'em'inquiétais à l'idée de partager son compartiment dans le train, mais il n'y avait aucun moyen de trouver une échappatoire. Il fallait que j'obtienne rapidement un passeport pour l'étranger, puis que j'aille à Nuremberg demander un visa au consulat de France.

Quand toutes ces formalités furent remplies, nous nous sommes mis en route. En guise de cadeau de départ, le « Hausmeister » (intendant) Rose nous tendit deux « Semmel » (petits pains) au beurre et au jambon – « Deux pour le Grand-Duc et deux pour le Capitaine » - et il nous souhaita « Bon voyage ». Nous avons pris le train normal pour Nuremberg. Là, nous avons changé et pris l'express de nuit Prague-Paris dans lequel nous avions réservé un compartiment-couchettes. Lorsque nous nous retrouvâmes seuls dans le compartiment, ma timidité se dissipa rapidement. Dans cette situation, Kirill Vladimirovitch était simple et sociable s'il était favorablement disposé envers son compagnon de voyage. Au long des mois précédents, il s'était habitué à moi. Notre conversation était animée et sans contrainte. Le temps passa vite. Le wagon-restaurant était fermé si bien que les sandwiches de Herr Rose furent très appréciés. Vers minuit, Sa Majesté suggéra qu'il était l'heure de dormir. Il apparut bien vite qu'il était incapable de bien dormir dans le train. Il allumait fréquemment. De temps en temps il me demandait : « Est-ce que vous dormez ? » Bien sûr que non, je ne dormais pas ! Nous échangeons quelques mots puis il éteignait. Cela se répéta plusieurs fois. Kirill Vladimirovitch était très nerveux et les secousses du train l'empêchaient de dormir calmement. Ce n'est que vers le matin qu'il s'endormit profondément. Je suivis son exemple.

Nous arrivâmes à Paris vers dix heures. Le chauffeur de Sa Majesté nous attendait à la gare avec une voiture et nous conduisit à l'Hôtel du Rhin, place Vendôme. En ce temps-là, Sa Majesté et tous les membres de sa famille y avaient leurs quartiers. Quelques années plus tard, l'Hôtel du Rhin ferma et ils déménagèrent pour l'Hôtel Lotti, rue de Castiglione.

Entre la chambre de sa Majesté et la mienne, il y avait un salon. Cette disposition était commode car les visiteurs pouvaient s'y asseoir en attendant d'être reçus. Nos Représentants, le Représentant civil A.A. Bachmakoff et, pour les affaires militaires, le colonel d'état-major comte Osten-Sacken, reçurent les consignes concernant les tâches qui leur était assignées.

Le premier visiteur fut le frère de Sa Majesté, le grand-duc André Vladimirovitch. C'est alors que je le rencontrai pour la première fois. Puis commença le défilé des pèlerins. Sa Majesté recevait sans interruption, comme un docteur reçoit ses patients.

A l'époque, je ne connaissais que très peu de monde à Paris et peu de gens me connaissaient. Je remarquai que certains me regardaient avec curiosité et d'autres, non sans une certaine animosité. Par exemple, le colonel d'état-major comte Osten-Sacken faisait semblant de ne pas me voir et jouait le personnage important qui pouvait se permettre de ne pas prêter attention à la personne attachée à Sa Majesté. Il pénétrait dans la chambre de Sa Majesté sans me prévenir. Pour faire ses rapports, en raison de leur caractère ultra confidentiel, il exigeait que personne (c'est-à-dire moi) ne fût présent. Son attitude pompeuse amusait Sa Majesté. Ses rapports écrits portant la mention « Très confidentiel - destinés uniquement à l'information personnelle de Sa Majesté » m'étaient invariablement remis. Après les avoir lus, je me demandais toujours pourquoi ils étaient tellement secrets que même le Secrétariat de Sa Majesté ne pouvait être mis au courant de leur contenu. Une fois que nous nous connûmes mieux, il changea d'attitude et nous devînmes amis.

Osten-Sacken souffrait d'une légère paralysie. Cela avait peut-être un effet sur son intellect. Il était mauvais juge en ce qui concernait les gens et on pouvait le tromper facilement. Un jour, il présenta à Sa Majesté, « dans le plus grand secret » et à mon insu, deux personnes, le colonel Petrov et le lieutenant-colonel Lipsky. Ils arrivaient prétendument d'URSS et apportaient des renseignements confidentiels de valeur. Un mois plus tard, ils furent démasqués comme agents du Guépéou qui avaient été envoyés en mission pour se renseigner sur les personnalités politiques de l'émigration. C'était la raison pour laquelle ils essayaient de s'infiltrer dans les organisations politiques.

Notre Représentant civil, A.A. Bachmakoff, était un homme tout à fait différent. C'était un paléontologue qui travaillait pour l'Institut français de paléontologie et qui était très estimé de ses collègues français. Bachmakoff avait le caractère d'un scientifique. Il était complètement dépourvu d'ambition et éloigné des contingences matérielles. N'eût été la persuasion de sa femme, personne énergique et ambitieuse, il n'aurait jamais accepté d'être notre Représentant. Il nous était précieux à cause du respect dont il jouissait parmi les Russes, de ses relations haut placées chez les Français et de sa maîtrise de la langue française. C'était sans aucun doute un homme hautement respectable, très cultivé, un scientifique remarquable. Il avait largement dépassé la soixantaine et il avait tendance à ne prendre au sérieux que les gens de son âge. Il adoptait une attitude quelque peu condescendante envers les jeunes, jugeant que leur expérience de la vie était insuffisante et que, par conséquent, ils n'avaient pas la compétence nécessaire pour décider des questions politiques. Il attachait aussi une importance excessive à l'instruction, au point que, ne tenant pas compte du fait que la Révolution avait interrompu leurs études, il trouvait les jeunes gens russes de l'époque superficiels.

En ce temps-là, la génération des vieux émigrés, c'est-à-dire « les pères », s'octroyaient eux-mêmes une grande autorité. Le fait que leur génération ainsi que celle qui l'avait précédée était responsable de la Révolution, de l'échec du régime démocratique et de la naissance du pouvoir communiste ne les embarrassait pas du tout, et ils en étaient même fiers. Même si leurs erreurs avaient conduit le pays là où il en était et même si la plus grande part du lourd fardeau de la culpabilité reposait sur les anciens hauts fonctionnaires et

administrateurs, en exil ils n'éprouvaient aucun sentiment de culpabilité et continuaient à se vanter d'avoir été ministres, sénateurs, ambassadeurs, gouverneurs... Ils étaient tout prêts à reprendre leur ancienne situation une fois la monarchie restaurée. En règle générale, ces vieillards critiquaient presque tout ce que faisait et disait Sa Majesté Kirill Vladimirovitch. Habituellement, la critique sous-entendait qu'avant d'agir d'une certaine manière, ce dernier aurait dû consulter tel ou tel ancien ministre, sénateur ou celui-là même qui formulait la critique. A la suite de quoi, chaque fois que Sa Majesté devait prendre une décision de quelque importance, on consultait auparavant un ancien ministre, ambassadeur ou sénateur compétent dans le domaine en question ; soit l'opinion recueillie était suivie, soit on expliquait à celui qui la soutenait pourquoi son avis n'avait pas été pris en compte. Cette attitude diplomate réussit souvent à faire taire les critiques.

La jeune génération, ceux qui avaient entre vingt et trente ans, qui avaient dû subir les horreurs de la Révolution et de la guerre civile, rendaient ces vieillards responsables de leurs souffrances et de leur statut d'émigrés. Pendant ce séjour à Paris, les gens qui venaient présenter leurs respects à Sa Majesté étaient pour la plupart d'anciens conseillers privés, des généraux, des amiraux, des gens titrés ou bien des membres de la haute société de Saint-Pétersbourg que Kirill Vladimirovitch connaissait d'autrefois. Parmi ces gens, il y avait aussi beaucoup de dames des couches supérieures de la société de la capitale.

Il me faut mentionner ici deux soeurs, Olga et Vera Tomanovsky. Je me souviens encore de ma stupéfaction quand je vis entrer dans le salon deux dames d'un âge certain. Elles portaient des vêtements démodés, mais à la mode parisienne et elles avaient des traces de rouge et de poudre sur le visage. Elles s'inclinèrent cérémonieusement, me regardèrent d'un air critique et me dirent qu'elles souhaitaient être présentées à Sa Majesté, ajoutant : « Il nous connaît bien. » Je les priai de s'asseoir et de m'excuser de devoir les faire attendre. Elles s'agitèrent et répliquèrent d'un air important : « Nous comprenons parfaitement que si Sa Majesté est occupé, il nous faille attendre. » Elles s'assirent et attendirent patiemment. Pour rendre l'attente moins pénible, je leur fis la conversation. Elles m'en furent reconnaissantes et commencèrent à poser des questions sur les personnes que recevait Sa Majesté. Sur certains noms que je mentionnai, elles firent des remarques acerbes puis se mirent à répartir les gens en deux catégories, les sujets loyaux et les traîtres. De toute évidence, leurs convictions politiques étaient extrêmement à droite et tout ce qui concernait Kirill Vladimirovitch et sa famille était sacré pour elles. C'était surtout l'aînée, Olga Vladimirovna, qui faisait la conversation. La cadette se contentait d'acquiescer et de produire un sifflement de colère quand un nom « pas loyal » était mentionné. Elles parlaient un russe parfait, introduisant de temps en temps des mots ou même des phrases entières en français. Finalement, Sa Majesté fut libre et je les introduisis. Lorsqu'elles s'approchèrent de lui, comme sur un ordre, elles firent une profonde révérence de cour et un air de vénération se répandit sur leur visage. Chaque mot, chaque plaisanterie de Sa Majesté, et il adorait plaisanter avec les dames, les mettaient en extase. Alors qu'elles étaient sur le point de prendre congé, Sa Majesté leur parla de moi avec humour « Je crois que vous avez déjà fait la connaissance de mon Capitaine. S'il vous plaît, soyez gentilles et aimables avec lui. »

Elles prirent cela comme un ordre. Très vite, elles m'envoyèrent des invitations et je devins un de leurs protégés. En leur présence, personne n'osait me critiquer. Mieux je les connaissais, plus je les trouvais sympathiques et je compris combien ces femmes étaient délicates et nobles de cœur. Nous devînmes de grands amis, et ma famille fut incluse dans cette amitié. Chaque fois que je venais à Paris, il fallait que je loge chez elles. Si je ne le faisais pas, elles étaient très déçues. Elles ne me séparaient pas de la Famille impériale. Notre amitié dura jusqu'à la fin de leur vie. Par moments, les relations avec elles n'étaient pas faciles parce qu'elles étaient intolérantes envers les personnes qui ne partageaient pas leurs opinions. Cette intolérance excessive était parfois nuisible. Elles étaient bien connues dans la haute société des cercles émigrés de Paris. Elles faisaient de la propagande pour la cause de Sa Majesté partout et en toutes circonstances. Quand elles prenaient un taxi et

qu'il se trouvait que le chauffeur était russe, elles lui posaient immédiatement la question : « Reconnaissez-vous Sa Majesté Kirill Vladimirovitch ? » S'il répondait par la négative, elles essayaient d'abord de discuter avec lui. Si elles échouaient et que le chauffeur n'était décidément pas monarchiste, elles se fâchaient et s'écriaient en chœur : « Quelle bêtise, arrêtez ! » (en français), elles sautaient sur le trottoir, payaient la course et, le visage rouge de colère, partaient à la recherche d'un autre taxi. Dans les épiceries russes, elles entamaient toujours une conversation sur des sujets politiques avec le propriétaire, les vendeurs et d'autres clients, s'il y en avait. La conversation se terminait inmanquablement par la question : « Reconnaissez-vous Sa Majesté Kirill Vladimirovitch ? » Si le propriétaire réussissait le test, elles devenaient des clientes fidèles et déclaraient que ses produits étaient bons. Si cela n'était pas le cas, elles ne remettaient jamais les pieds dans le magasin. Cette campagne d'évangélisation se déroulait aussi au porche de l'église et au cours de rencontres fortuites. Elles tentaient de convertir tout le monde. Pas même les Français, le concierge, le livreur de journaux, les voisins d'immeuble, ni aucun des commerçants du voisinage n'échappaient à cette propagande politique. Tous ceux qui vivaient autour d'elles connaissaient tout sur Kirill Vladimirovitch et sa famille, et même sur moi. Chaque fois que j'allais les voir, elles m'emmenaient rendre visite à tous ces gens. Cela plaisait apparemment à ces Français qui, néanmoins, ne prenaient pas tout cela très au sérieux.

En faveur de la cause de Sa Majesté, les soeurs dépensaient leurs maigres ressources à aider les Russes dans le besoin, en son nom. Malheureusement, on les exploitait souvent. Elles avaient un joli petit appartement dans un des meilleurs quartiers de Paris. Tous les dimanches, elles organisaient un thé auquel étaient invités les sujets loyaux. Elles servaient des tartes et des friandises à leurs invités, mais elles-mêmes mangeaient du gruau d'avoine. Malheur à l'hôte qui ne parlait pas de Sa Majesté avec assez de respect, qui l'appelait « Grand-duc » par inadvertance, ou critiquait ses ordres. Les soeurs le chapitraient sur le champ. S'il persévérait dans l'erreur, il était banni du thé dominical. Certaines dames se moquaient d'elles et, dans leur dos, les appelaient les perruches. Les soeurs maintenaient sans fléchir leur position d'ultra-loyalistes. Elles descendaient d'une famille de riches propriétaires terriens, elles étaient orphelines et ne s'étaient jamais mariées. Avant la Révolution, elles passaient les mois d'été sur leurs terres. Avec l'arrivée de l'automne et du mauvais temps, elles allaient en France et partageaient leur temps entre Paris et leur petite maison de Pau. Avec la Révolution, elles avaient perdu leurs revenus, vendu la maison de Pau et elles vivaient d'un petit capital et de la vente de leurs bijoux. A un certain moment, Olga Vladimirovna essaya de faire de chapeaux, sans succès. Quand les prix montèrent et que le pouvoir d'achat du franc diminua, elles durent faire face à une crise financière, aggravée par un Russe entreprenant et spéculateur qui les convainquit d'investir le reste de leur capital dans une entreprise qui non seulement ne leur rapporta rien mais fit faillite. Les deux soeurs perdirent tout.

Le voyage au cours duquel j'accompagnai Sa Majesté à Paris fut pour moi l'occasion de visiter pour la première fois cette ville remarquable. J'avais peu de temps pour faire le touriste. Il ne fallait pas tellement de temps pour se faire une idée du visage de la ville – elle était animée, gaie et belle. Presque tous les jours, Sa Majesté recevait la visite d'un Français d'origine suisse, le Chevalier (de la Légion d'honneur) Scheck. Autrefois, il avait été le précepteur du grand-duc Boris Vladimirovitch. Après avoir rempli ses fonctions à la cour du grand-duc Vladimir Alexandrovitch, il était retourné en France et s'était installé à Paris. A l'époque de ma première visite, il n'avait pas d'occupation définie et pouvait passer son temps à observer la vie parisienne sur les « grands boulevards ». Il passait de longues heures à la terrasse des cafés à regarder autour de lui. Comme cette occupation était invariablement accompagnée de verres d'apéritif, ou, lorsqu'il était à court d'argent, de verres d' « ordinaire », sa santé se dégradait.

Le Chevalier Scheck était très instruit, il était diplômé de la Sorbonne, parlait russe et aussi anglais, me semble-t-il. Il connaissait l'histoire de France en détail, en particulier celle

de Paris, et la littérature française lui était familière. Dans sa jeunesse, il passait pour un homme remarquable, raison pour laquelle il avait été choisi comme précepteur. Quand je fis sa connaissance, il était presque devenu ce qu'on appelle un « boulevardier », terme réservé par les Français aux vieux messieurs qui ont atteint un stade avancé de décrépitude et qui passent leur temps sur les boulevards dans un état d'ébriété chronique.

Comme je ne connaissais pas Paris, Sa Majesté pensa que ce serait une bonne idée si Scheck me faisait découvrir la ville et les aspects significatifs de la vie parisienne. Scheck fut heureux de cette suggestion et prit son rôle au sérieux. L'idée lui plaisait tout spécialement parce que je lui payais des dîners arrosés de vin, ce qui lui permettait de mettre de côté, pour de futurs apéritifs, l'argent que lui donnait Sa Majesté. L'aspect extérieur du Chevalier était très plaisant à l'exception de son nez toujours rouge. Le ruban de la Légion d'honneur sur le revers de son veston inspirait du respect aux «garçons de café». J'étais habituellement libre à partir de 7 heures du soir, heure à laquelle Sa Majesté partait répondre à des invitations privées. Après cela, le Chevalier et moi-même étions libres. Il venait à mon hôtel très en avance et attendait patiemment dans ma chambre que j'aie terminé mon service. Notre routine consistait à aller d'abord dans quelque restaurant choisi par Scheck. C'était en général un restaurant qui avait une « histoire », c'est-à-dire qu'il avait servi de lieu de rendez-vous à des révolutionnaires célèbres, qu'une proclamation y avait été rédigée ou qu'il avait été simplement une arène où des partis politiques rivaux s'étaient affrontés. Dans le quartier des Tuileries, il y a un grand nombre de restaurants et de cafés de ce genre. Pendant le dîner, Scheck racontait des histoires sur Paris. Après cela, nous nous promenions sur les boulevards et, tout en marchant, mon guide continuait ses histoires. Quand nous étions fatigués, nous nous asseyions à une table dans le café le plus proche et buvions quelque chose. Puis nous reprenions notre promenade et observions la vie nocturne de Paris. Vers minuit, Scheck me raccompagnait à mon hôtel et nous nous séparions. Il disait qu'il allait aller se coucher, mais j'en doutais. C'est ainsi que j'en vins à connaître l'histoire de Paris et la vie sur les boulevards. Il faut préciser, cependant, que Scheck ne venait pas voir Sa Majesté uniquement par attachement et loyauté, mais aussi avec l'espoir de lui soutirer un peu d'argent.

Un soir, un groupe d'anciens officiers de marine se présentèrent à Sa Majesté. Ils avaient à leur tête le plus ancien, l'amiral A. I. Roussine, ancien Chef de l'état-major général de la Marine et pendant la guerre Chef de l'état-major naval au Quartier-général du Commandant suprême. Je connaissais depuis longtemps presque tout le monde dans le groupe, mais depuis la Révolution je n'avais rencontré que quelques-uns d'entre eux. Nous avons tous vécu des jours difficiles et de brillants officiers de marine que nous étions auparavant, nous étions devenus de modestes travailleurs dont l'avenir était sombre. L'amiral Roussine travaillait dans une banque dans le service de la correspondance. Bien qu'il fût très respecté par les Français - une petite rue portait son nom, « Impasse Amiral Roussin » - ils ne voulaient ni ne pouvaient lui donner un poste en rapport avec son ancien grade.

Parmi ceux qui vinrent se présenter il y avait l'ancien attaché naval auprès de l'ambassade impériale de Russie, le capitaine V.I. Dmitriev. Avec le capitaine de frégate Yakovlev, il avait ouvert un restaurant russe qui, après avoir prospéré, avait périclité. Dmitriev avait encore de bonnes relations dans les cercles de la marine française, mais cela était de peu d'utilité sur le marché du travail, bien qu'il fût souvent en mesure d'aider d'autres officiers de marine à trouver un emploi et à résoudre les problèmes qu'ils rencontraient dans leurs relations avec les autorités françaises. Vladimir Ivanovitch Dmitriev avait rendu d'énormes services à la Flotte russe internée à Bizerte et aux officiers de marine qui se trouvaient sans travail en France. Il contribua aussi à la fondation de l'Association navale russe à Paris. Il était tenu en grande estime par les anciens officiers de la marine impériale.

Dans le groupe, il y avait aussi mon ancien camarade de l'Ecole navale, le capitaine V.N. Potemkine. C'était un héros de la guerre civile. Il avait été gravement blessé et ne

voyait bien que d'un oeil. Il était fait pour la guerre, c'était sa vie, en temps de paix, il végétait. Il mourut peu après, ses blessures l'ayant conduit à la tombe.

Sa Majesté voyait tous les jours son frère André Vladimirovitch, sa soeur, Elena Vladimirovna et le mari de cette dernière, le prince Nicolas de Grèce. André Vladimirovitch venait en général à l'hôtel, car Kirill Vladimirovitch répugnait à rendre visite à son frère à cause de la femme de celui-ci, l'ancienne ballerine Mathilde Kchessinskaïa. Sa Majesté ne voyait pas non plus son autre frère, Boris Vladimirovitch, à cause du mariage de ce dernier avec Zinaïda Rachevsky et, de son côté, Boris Vladimirovitch ne voulait pas le rencontrer si sa femme n'était pas reçue.

Sa Majesté reçut aussi la visite d'Alexandre Mikhaïlovitch qui lui apporta le document comportant le serment d'allégeance signé par tous ses fils : les princes André, Feodor, Nikita, Dmitri, Rostislav et Vassili. Le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch avait un appartement à Passy et il allait voir sa femme, la grande-duchesse Xenia Alexandrovna, qui résidait à la Villa Hvidor près de Copenhague, seulement de temps à autre. Sa Majesté rendit sa visite au grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch et je l'accompagnai à cette occasion. Le grand-duc évoqua longuement la santé et l'état d'esprit de l'Impératrice douairière, disant avec quel soin le roi de Danemark, son frère, s'occupait d'elle et combien sa vie était agréable.

Le grand-duc Dmitri Pavlovitch rendit aussi visite à Sa Majesté. L'entretien fut très cordial et suivi d'un dîner privé. Le soutien total apporté à Kirill Vladimirovitch par Dmitri Pavlovitch était très important parce que ce dernier venait par ordre d'ancienneté juste après les Vladimirovitch. Dmitri Pavlovitch était très populaire auprès des Russes. Aux yeux de certains, il avait même une certaine aura pour avoir participé à l'assassinat de Raspoutine. Le prince Gabriel Constantinovitch vint aussi présenter ses respects. C'était un homme à l'esprit ouvert et dépourvu d'ambition. Il apprit à Kirill Vladimirovitch que son frère, le prince Georges Constantinovitch, son neveu Vsevolod Ioannovitch et lui-même soutenaient entièrement Sa Majesté.

Ainsi, Sa Majesté reçut directement des assurances de loyauté qui lui furent faites personnellement par les chefs des branches de la Dynastie. Nicolas Nicolaevitch, Piotr Nicolaevitch et Roman Petrovitch constituaient la seule branche de la Famille qui refusaient de lui prêter allégeance.

Le sentiment des cercles russes de Paris envers Sa Majesté était tout à fait favorable, à l'exception de la « Fronde » que constituaient les partisans du Conseil supérieur monarchique qui soutenaient sans restriction le grand-duc Nicolas Nicolaevitch. Ce groupe présentait peu d'intérêt pour notre Mouvement à cause de l'âge de ses membres et de leurs anciennes fonctions. Gagner le soutien d'un groupe qui n'existait que grâce au rôle qu'il avait joué dans le passé n'avait pas de sens. Sa Majesté avait besoin du soutien de groupes tournés vers le présent et l'avenir.

Sa Majesté tira la conclusion que son séjour à Paris avait été utile car il lui avait permis de nouer des liens plus étroits avec d'autres membres de la Famille impériale et de développer l'esprit monarchiste parmi les Russes. Il se convainquit aussi que la prise du titre impérial n'avait causé aucun tort à sa popularité, mais au contraire l'avait rehaussée.

Le séjour à Paris fut important pour moi-même. Il me permit de connaître personnellement tous les membres importants de notre Mouvement, rendant ainsi plus facile ma tâche en tant que Chef de la Chancellerie. Il est en effet difficile de juger les gens d'après la correspondance. Il était important d'avoir des amis parmi les partisans de notre Mouvement puisqu'en émigration le succès d'une entreprise était basé sur la confiance et la compréhension mutuelles.

Sa Majesté Victoria Feodorovna attendait avec impatience le retour de son mari. Elle était inquiète et se demandait comment il avait été reçu à Paris. Lorsque Sa Majesté Kirill Vladimirovitch l'eut renseignée, elle voulut aussi entendre les détails de ma bouche. Ses soucis au sujet de la réaction des Russes après la prise du titre impérial s'estompèrent quand elle sut que cela n'avait causé aucun tort à la popularité de Kirill Vladimirovitch, mais

avait au contraire été positif. Elle était consciente que s'il y avait eu une réaction négative la plus grande part de la responsabilité serait retombée sur elle. Elle voyait aussi que Sa Majesté avait repris courage et ne ressentait plus cette angoisse qui l'avait si profondément déprimé avant notre voyage.

A notre retour, il nous fallait nous occuper d'une affaire importante : le voyage aux Etats-Unis de Sa Majesté l'Impératrice, invitée par le American Ladies Charity Club. Ce Club était présidé par la très célèbre Madame Loomis. C'est un club très en vue qui rassemble les descendantes des deux cents premières familles d'émigrants venus d'Angleterre en Amérique. A cette époque, le Club s'efforçait de récolter des fonds pour venir en aide aux émigrés russes. Sous l'influence de son secrétaire russe, C. Djamgarov, la Présidente avait eu l'idée d'inviter Sa Majesté Victoria Feodorovna aux Etats-Unis pour assurer le succès de sa campagne de collecte de fonds. Madame Loomis espérait que la visite de Victoria Feodorovna, en particulier après le bruit causé par la prise du titre impérial par son mari, ferait sensation. La présence de Victoria Feodorovna aux réceptions et aux dîners attirerait certainement beaucoup de riches personnalités américaines, augmentant ainsi le montant de la collecte.

Sa Majesté Victoria Feodorovna devait visiter New York, Washington, Philadelphie, Boston, Chicago et San Francisco. A l'occasion de « parties » et de dîners, elle ferait de brèves allocutions dans lesquelles elle expliquerait la signification de la campagne en faveur des émigrés russes qui avaient dû fuir leur patrie à cause de la terreur de la Révolution. La Présidente demanda à Sa Majesté de se faire accompagner d'une suite composée de deux dames et d'un homme. Tout le voyage devait se dérouler sur l'un des meilleurs transatlantiques et dans les hôtels les plus luxueux, les dépenses très importantes étant prises en charge par le Club.

Beaucoup de considérations faisaient hésiter Sa Majesté Victoria Feodorovna. Malgré toutes les garanties fournies par Madame Loomis, Sa Majesté ne connaissait pas bien cette dame dont elle se demandait si elle ne manquerait pas de tact dans leurs relations. Sa Majesté hésitait aussi à faire le voyage au frais du Club, car cela la mettrait dans une situation de dépendance et l'obligerait à agir selon les désirs et les besoins des organisatrices du voyage, désirs et besoins qui ne coïncideraient pas forcément avec les siens. Enfin, elle s'effrayait de la fatigue que lui causerait un mois de déplacement. Sa Majesté comprenait néanmoins l'importance de ce voyage pour l'avancement de la cause de son mari. Il pouvait aussi procurer des contacts précieux aux Etats-Unis et, bien sûr, aider à collecter des fonds pour les émigrés russes dans le dénuement. Après avoir beaucoup hésité, pris moult conseils et avoir correspondu longuement avec Madame Loomis, Sa Majesté accepta de partir.

Madame Loomis avait averti Sa Majesté que, dès que le transatlantique accosterait à New York, elle serait assaillie par une meute de reporters qui lui poseraient des questions dont certaines seraient insolentes et farfelues. La meilleure façon de réagir, lui conseillait-on, était de ne pas s'en offusquer. Il lui fallait essayer d'être détachée, spirituelle et souriante. Il fallait se souvenir qu'aux Etats-Unis la presse joue un rôle important car elle influence la façon dont une personne est reçue par le public ou l'esprit dans lequel il réagit devant un événement. Se mettre la presse à dos pouvait compromettre entièrement le succès de la visite de Sa Majesté aux Etats-Unis.

Sa Majesté invita à faire partie de sa suite la princesse V.K. Mechtchersky (philanthrope très connue), Capitalina Nikolaevna Makarov (Iveuve du héros russe national, le vice-amiral S.O. Makarov) et le contre-amiral N.A. Petrov-Tchernichine. Sa Majesté choisit un amiral afin de souligner combien le monde de la marine lui était très proche, car elle était fille d'un amiral et épouse d'un amiral. A la mi-novembre, avec sa suite Sa Majesté s'embarqua au Havre sur le transatlantique français *Ville de Paris*. Malheureusement le voyage fut gâché par une violente tempête qui dura toute la traversée pendant laquelle le navire roula et tangua énormément. Les distractions prévues, choisies spécialement pour Sa Majesté, durent être interrompues et parfois même annulées. Beaucoup de passagers furent

malades. Les deux dames de la suite de Sa Majesté souffrirent d'un terrible mal de mer. Bien que n'étant pas malade, Sa Majesté ne se sentait pas bien et elle était épuisée par le roulis et le tangage. Malgré tout, elle ne manqua aucun des déjeuners ou dîners, toujours accompagnée par l'amiral Petrov-Tchernichine. Elle était placée à la table du commandant, à la place d'honneur. L'attention de tous ceux qui étaient présents étant bien sûr centrée sur elle, il lui était d'autant plus difficile de paraître insensible aux mouvements du navire.

L'arrivée de Sa Majesté à New York avait été annoncée dans tous les journaux et on lui fit un accueil splendide. Pour lui souhaiter la bienvenue, le maire de New York monta à bord, ainsi que Madame Loomis et d'autres membres du Club, l'ambassadeur de Grande-Bretagne et beaucoup d'autres. Une armée de journalistes l'attendait aussi. La voiture dans laquelle prit place Sa Majesté était escortée par deux cents policiers à moto qui faisait retentir leur klaxon pour ouvrir la voie. Les trottoirs étaient bordés d'une foule curieuse qui poussait des acclamations. A l'hôtel, il y avait des fleurs, des gens qui voulaient être présentés et partout des reporters et des photographes. Préparée à l'assaut des journalistes, Sa Majesté souriait aimablement et plaisantait avec eux. Elle trouvait les réponses qui convenaient à toutes leurs questions qui, dans l'ensemble, étaient insignifiantes et pas trop embarrassantes. Elle fut sincère en exprimant son plaisir de voir l'Amérique ; c'était pour elle la réalisation d'un vieux rêve. Tout aussi sincèrement, elle déclara que New York faisait sur elle une impression extrêmement forte. Il y eut quelques questions qui demandaient une réponse prudente : pouvait-on espérer voir bientôt l'effondrement des Bolcheviks ? Son mari espérait-il retrouver bientôt son trône ? La terreur régnait-elle en Russie ? Y avait-il beaucoup de gens qui mouraient ? La vie en Russie était-elle plus facile pour le peuple que du temps des tsars ? L'esclavage existait-il sous les tsars ? Sa Majesté passa brillamment ce test, créant une impression favorable par son allure et son excellent anglais. Dans leurs articles, les journaux firent l'éloge de son intelligence, de son allure royale et de son esprit. En résumé, Sa Majesté réussit à créer une bonne image dans la presse et gagna le cœur des reporters.

Le programme établi par le Club était remarquable. Il fut exécuté avec un tel respect du détail que sa mise en application demanda un effort d'une ampleur anormale. Les dîners, les cocktails, les rencontres privées, la visite des endroits intéressants... commencèrent aussitôt après l'arrivée de l'impératrice. Le programme fut scrupuleusement respecté dans sa totalité. Le succès de la campagne de collecte de fonds fut bientôt évident, mais il ne pouvait en être autrement étant donné les qualités exceptionnelles et le charisme de Sa Majesté. Plus d'une fois, des gens qui, au départ, étaient critiques et même hostiles repartaient remplis d'enthousiasme après une rencontre personnelle avec Sa Majesté. La Présidente du Club, Madame Loomis, tomba rapidement sous le charme de Sa Majesté et elle demeura jusqu'à la fin une admiratrice fidèle. Au cours des voyages annuels en Europe qu'elle devait faire plus tard, Madame Loomis ne manqua jamais de rendre visite à Sa Majesté à Saint-Briac où Leurs Majestés devaient résider alors, ou bien elle allait la voir en quelque autre endroit.

Le succès financier du voyage fut complet. Le bénéfice net représentait un excédent de quarante mille dollars (dollars US de 1924). Quand la somme définitive fut connue, Madame Loomis demanda à Sa Majesté la permission de faire don de la totalité à la Croix rouge russe. Sa Majesté ne pouvait refuser. Par une ironie du sort, les dirigeants de la Croix rouge russe n'avaient pas de sympathie pour le Mouvement légitimiste. Ils ne publièrent pas le nom de la personne grâce à laquelle l'argent avait été collecté, se contentant d'exprimer leur gratitude au seul Club américain. Si l'argent avait été mis à la disposition de Sa Majesté pour aider les émigrés russes et si cette aide avait été distribuée en son nom, il est incontestable que cela eût grandement profité à sa popularité. L'aide eût pu être accordée à un plus grand nombre d'émigrés, alors qu'inévitablement, une part importante des fonds collectés servit à couvrir les dépenses administratives de l'organisme qui distribuait l'argent.

Leurs Majestés et leur entourage étaient tout à fait satisfaits des résultats politiques du voyage. Grâce à la publicité faite par les journaux, toute l'Amérique était au courant de l'existence de Leurs Majestés et de leur combat contre le communisme. Sa Majesté

l'Impératrice noua des relations et fit des connaissances qui devaient s'avérer utiles. D'autre part, Sa Majesté l'Impératrice se rendit compte une fois de plus que les Américains ne comprenaient pas grand-chose aux questions russes. Sous l'ancien régime, ils ne voyaient que despotisme et esclavage. Dans la Révolution, ils ne voyaient que la libération du peuple et le régime des Soviets était considéré comme un pouvoir libéral et démocratique qui avait détruit la tyrannie de la monarchie et apporté au peuple la liberté. Rien de tout cela n'était rassurant pour notre Mouvement, mais cela indiquait dans quelle direction devait se développer notre campagne de publicité pour tirer les Américains de leur erreur. Sa Majesté en tira la conclusion que notre Mouvement ne devait pas entretenir l'espoir fallacieux d'obtenir facilement un soutien financier.

Quant aux Russes de New York, de Chicago et de San Francisco, ils firent tout ce qui était en leur pouvoir pour avoir l'occasion d'être présentés à Sa Majesté. A cette époque, les principaux représentants à New York étaient Vadkovsky, Golokhvastov et Lougovoy.

Sa Majesté rentra avec un excellent moral. Elle avait l'impression d'avoir su gagner la sympathie du peuple américain. Nos chefs en Europe étaient pourtant déçus. Ils avaient espéré que Sa Majesté réussirait à obtenir des fonds pour intensifier notre action et pour entreprendre la publication d'un journal. Des réflexions de ce genre se répandaient parce que très peu de gens savaient comment était née l'idée de ce voyage et qui l'avait lancée. Ils supposait qu'elle venait de Victoria Feodorovna qui serait partie avec l'intention spécifique de collecter des fonds pour l'activité politique. Les gens furent déçus par les renseignements diffusés par le Centre pour expliquer quels avaient été les circonstances et les objectifs du voyage, et la déception fut encore plus grande lorsqu'on sut en particulier que tout l'argent avait été donné à la Croix rouge russe, c'est-à-dire à des gens hostiles à notre Mouvement. Ces sentiments furent amplifiés par le pamphlet diffamatoire, déjà mentionné, publié par Snessarev.

Cependant, à la suite de l'effet positif du Manifeste relatif à la prise du titre impérial ajouté à la publicité résultant du voyage de Sa Majesté en Amérique, nos rangs s'étoffèrent considérablement et la Chancellerie en fut encore plus surchargée de travail. Il nous fallait essentiellement consolider nos positions. Le ralliement des cadres du Régiment de la Garde impériale commandé par le colonel K.V. Apoukhine¹ causa un émoi tout à fait considérable. Les chefs de l'Union générale des militaires russes en Yougoslavie exclurent immédiatement de l'organisation tous les officiers supérieurs du régiment et les privèrent de leur emploi. De notre point de vue, cela était très positif, mais, en même temps, nous étions placés dans une situation très difficile parce que nous ne disposions d'aucun moyen pour aider ces hommes à retrouver du travail. Par conséquent, nous ne fîmes plus aucune tentative pour encourager des actions similaires qui, en elles-mêmes, n'avaient pas une signification politique importante, mais qui pouvaient au contraire être source de difficultés.

Les efforts de la Chancellerie étaient dirigés principalement vers l'intérieur de la Russie. Nous voulions observer ce qui se passait en Russie et faire connaître à un grand nombre de Russes les efforts faits par Sa Majesté pour renverser le pouvoir soviétique.

¹ Le général K.V. Apoukhine se trouvait alors à Novi Sad en Serbie (la traductrice)